

SUR LE CHEMIN DE PHILIPPE ARIES, HISTORIEN DE LA MORT

Author(s): Pierre CHAUNU

Source: *Histoire, Économie et Société*, Vol. 3, No. 4, SANTÉ, MÉDECINE ET POLITIQUES DE SANTÉ (4e trimestre 1984), pp. 651-664

Published by: Armand Colin

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/23610777>

Accessed: 18-03-2017 04:16 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://about.jstor.org/terms>



Armand Colin is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Histoire, Économie et Société*

SUR LE CHEMIN DE PHILIPPE ARIÈS HISTORIEN DE LA MORT

par Pierre CHAUNU

Vous avez devant vous un homme ému et mal à son aise devant un concours de savants spécialistes de la mort venus des quatre coins de notre commun horizon, afin d'échanger les fruits d'une réflexion et d'une recherche. Je ne serais pas venu retarder et encombrer vos travaux sans le tragique événement qui vous prive de la présence*, parmi nous, autrement que par la pensée fidèle, de Philippe Ariès. Le plus grand des historiens de la mort, donc de la vie vraiment humaine qui est vie sous le regard de la mort, Philippe Ariès, dont la méditation sur la mort part du 23 avril 1945 (la mort du Frère) jusqu'au mois de mai 1983 (la mort de Toi et au 9 février 1984, la mort de Soi), en ce mystérieux instant à jamais mué en éternité où le plus grand historien du temps écoulé a enfin rencontré son sujet, sans avoir pu, comme 300 milliards d'hommes, avant lui, nous livrer le secret qu'il nous faudra, comme lui, à notre tour, découvrir, même si, comme le suggère Vladimir Jankélévitch, c'est simple comme bonjour.

Je suis venu pour Philippe Ariès, pour vous parler de son chemin de chercheur qui trouve, dans ce chantier le plus ouvert et le plus fermé, où avec Michel Vovelle, heureusement, vivant et bien vivant et présent, il s'était imposé en promeneur solitaire, en *historien du dimanche* et à *l'heure*, pour d'autres, *de la retraite*, d'une bien courte retraite, du dimanche et de la totalité de la semaine.

Retrouver dans cette œuvre en marge de tout, dans l'œuvre du dernier des amateurs de génie, retrouver le chemin de Philippe Ariès, historien de la mort, c'est parcourir l'histoire de l'histoire récente de la mort, à Milan, sous la présidence de Bianca Valota, dans la terre bénie de la *Storia della Storiografia* (1) où il arrive que Clio s'intéresse à elle-même. Il me semble qu'évoquer la mémoire et l'œuvre des grands historiens, c'est encore le meilleur moyen de contribuer à l'histoire de l'histoire. Quoiqu'il en soit, cet *in piam memoriam* est la seule justification à ma présence parmi vous. Ma bien modeste contribution à l'histoire du sujet, je l'ai livrée, voici sept ans. Je n'ai rien de décisif à ajouter aux 544 pages de *la Mort à Paris (XVIe-XVIIe-XVIIIème siècles)* (2) parue, après plus d'un an d'attente dans les tiroirs de Fayard, en février

(*) Communication au Congrès de Milan sur la *Mort aujourd'hui*, mai 1984.

1. *Storia della Storiografia, Histoire de l'historiographie*, Jaca Book, Milan, depuis 1982.

2. Fayard, 1978, 544 pp. ; 2e éd., 1984.

1978. C'est l'état de mes réflexions (fin 1976-début 1977) au terme de six ans de recherche en séminaire. Arrivé là un peu par hasard, je suis parti sur d'autres chemins. Je déteste délayer ce que j'ai déjà publié. Je ne suis donc ici que pour Philippe Ariès. Et comme nos démarches s'enlaçaient inextricablement, je mêlerai sans doute un peu de la paille de mon van au grain de ses pensées. Vous saurez faire le départ. Vous séparerez le limon de l'or.

L'œuvre de Philippe Ariès est dense et heureusement limitée. Une quarantaine d'articles, dont « La mort inversée », ce phare qui fait la liaison avec la science anglo-saxonne, les travaux de Gorer, paru en 1967, dans les *Archives européennes de sociologie*, et repris en 1975 dans les *Essais sur l'Histoire de la mort en Occident* (3) et une dizaine de livres. Depuis les introuvables *Traditions sociales dans les pays de France* (1943) (4), l'*Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie* (5) (Self, 1948, repris dans la collection *Points au Seuil*, 1971) qui ont précédé de vingt ans les derniers acquêts de la démographie historique dans ses derniers débordements au troisième niveau, le *Temps de l'histoire* (1954) (6). Vient le cycle sur l'enfant, l'*Enfant et la Vie familiale sous l'Ancien Régime* (7) (1960 et 1971 et 1975). Et, bien évidemment, « Le cycle sur la mort », le premier article sur les cimetières (*Contribution à l'étude sur le culte des morts à l'époque contemporaine*) (8) date de 1966 ; quatre livres ont vraiment marqué : les *Western Attitudes towards Death from the Middle Ages to the present* (9), [traduction Patricia M. Ranum, *The Johns Hopkins University Press*, 1974, 111 pp.] ont été repris et enrichis d'une collection d'articles dans ses percutants *Essais sur la mort en Occident* (10) (Le Seuil, 1978, 226 pp.), naturellement, le seul gros livre – il se trouve que c'est aussi un grand livre – qu'il ait écrit, son *L'Homme devant la mort* (11) (Le Seuil, 1977, 64, 642 pp.) et ce que je considère comme son chef d'œuvre, les *Images de l'Homme devant la mort* (12), au Seuil, vraiment, doublement, de la mort (Le Seuil, gr.in-4, 280 pp.).

Dans la dédicace d'une main tremblée, je sépare : « images choisies et texte écrit dans le voisinage même de la mort la plus cruelle », entendez les couloirs de Villejuif... pour l'ultime radiothérapie, lui-même, étant atteint du même mal, l'ultime et inutile série de soins sur l'être dont la disparition devait lui retirer toute envie de poursuivre seul un chemin qui ne pouvait plus apporter que peine et ennui. Dois-je ajouter quelques collaborations à des collectifs, la codirection de *Civilisations et Mentalités* chez Plon, qui a porté plus de dix chefs d'œuvre en dix ans et de *l'Histoire de la Vie privée* au Seuil qui verra le jour sans lui ? Et heureusement, l'autobiographie intellectuelle (le dialogue avec Michel Winock), *L'Historien du dimanche* (13) (Le Seuil, 1980) qui nous sera de plus d'un secours.

3. Le Seuil, 1978, 226 pp.

4. Nouvelle France, 1943.

5. Self, 1948, *Points*, Le Seuil, 1971.

6. Ed. du Rocher, 1954.

7. Plon 1960 ; Le Seuil 1971 et 1975.

8. In la *Revue des Travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques* CIX, 1966, pp.25-34 repris dans *Essais*, Le Seuil, 1975.

9. Trad. Patricia M. Ranum, *The Johns Hopkins University Press*, 1974, 111 pp.

10. *Essais sur la mort en Occident*, Le Seuil, 1975, 226 pp.

11. *L'homme devant la mort*, Le Seuil, 1977, 642 pp.

12. *Les Images de l'homme devant la mort*, Le Seuil, gr. in-4', 1983, 280 pp.

13. *L'historien du dimanche*, entretien avec la collaboration de Michel Winock, Le Seuil, 1980, 222 pp.

Je vous propose une réflexion sous trois angles nous verrons l'histoire de la mort dans son œuvre ; les points forts pour le temps sinon l'éternité, du moins la longue durée, de son œuvre, ce qui demeure ; les vœux et les réactions qu'elle appelle.

PHILIPPE ARIES, LA MORT DANS SON OEUVRE

Philippe Ariès était prêt pour le paradoxe, le paradoxe qu'il a souligné et qu'il a contesté, le paradoxe de la mort et de notre société.

Philippe Ariès a vu, mieux que quiconque, au seuil des années 60, l'occultation de la mort. Il m'a fourni le tremplin de départ de *La Mort à Paris* : « Une bien curieuse aventure nous est arrivée hier : nous avons 'failli oublier' que nous devons mourir : c'est du moins ce que les historiens... interrogeant l'ensemble des sources écrites des années 1950-1960 ne pourront manquer de conclure. Vers 1965 c'était chose faite : ne pouvant chasser la mort de la vie, nous l'avions évacuée de nos pensées... de nos comportements sociaux. » A Philippe Ariès revient le mérite avec Geoffroy Gorer, le premier, « il a su entendre ce troublant silence ». Et Philippe Ariès, toujours si sensible au changement, a pu écrire, opposant les fluctuations longues et les rythmes lents du passé, la faille de ce siècle : « ... une révolution brutale des idées et des sentiments traditionnels... un phénomène... absolument inouï... la mort si présente autrefois... familière... va s'effacer et disparaître. Elle devient honteuse et objet d'interdit. »

Ce premier point est acquis. Il a fait l'unanimité. Il faudrait être insensé pour en laisser échapper l'évidence. Michel Vovelle a saisi le second volet de cet apparent paradoxe. Je le lui en ai emprunté la démonstration, en nuancant quelque peu les conclusions. La mort, en un mot, est ailleurs, c'est au moment où philosophes, littéraires, théologiens, appareils religieux et conduites sociales font la grève du discours et du geste sur la mort, que la mort s'installe dans le champ d'observation des sciences sociales et la conscience des historiens. De 1955 à 1975, en vingt ans, Michel Vovelle signale au moins 200 titres en éliminant la fiction. Plus récemment (*La mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, Gallimard, 1983) (14) p.18, il écrit : « d'un sondage sur une année de la production 'thanatologique' américaine (1977) j'ai ramené plus de cinquante ouvrages pour la seule littérature, si peu que ce soit scientifique, en laissant de côté roman et fiction ».

Je vous accorde volontiers que de 1950 à 1975/80, point culminant, le « thanatologique » occidental a en gros décuplé, au sein d'un fleuve il est vrai, gonflé (par trois) de la production des sciences sociales, historiques et humaines. Que ce petit soliveau, toutefois, ne masque pas la forêt. Par rapport à la production globale (sans même tenir compte des *médias* qui débordent l'obsolete (?) galaxie Gunterberg)... de 3,5 % à 4 % pour les pointes au XVIIe, 1,5 à 2 % encore au creux du XVIIIe siècle, vous oscillez autour de 0,1, 0,2 %. Michel Vovelle et G. Gorer ont chacun souligné l'aspect complémentaire d'une même vérité ; la curiosité des *social scientists* souligne la prise de conscience, la pédagogique surprise devant l'occultation brutale, dangereuse et massive du geste social normalement, nécessairement, accompagnateur de la mort. Voilà donc où se place Philippe Ariès. *Très en amont* de tout un courant, *prophète* à force d'être *à côté et en dehors*, Philippe Ariès a écouté le silence, il a perçu des glissements, il a décrit, essayé de comprendre, il précède tout un mouvement. En

14. Michel Vovelle, *La mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, Gallimard, 1983, 794 pp.

vérité, il était prêt à répondre à ce qui deviendra, dans le microcosme des *social scientists*, une forme (*sic*) de demande sociale.

Cela, il l'a dit avec humour à Michel Winock (15) : « Aujourd'hui, où les études foisonnent sur ce sujet, on a peine à croire combien il était vierge au début des années soixante. Je peux préciser à quelle date la situation a changé, ... où l'on est sorti du silence et de l'interdit. L'éditeur américain de mon livre sur l'Enfant, Blanche Knopff, était une femme remarquable, ... Elle venait tous les ans à Paris et m'invitait à prendre un verre au Ritz où elle descendait. Et chaque fois, dans un français parfait, elle me faisait la même question qu'elle oubliait le lendemain : 'Qu'est-ce que vous préparez maintenant ?' Chaque fois je répondais avec la même timidité, connaissant sa réaction, que j'étudiais les attitudes devant la mort. Et chaque fois, elle détournait la tête en disant : 'Ça, ce n'est pas du tout pour les Américains !' Or un jour de 1965, au cours de mon premier voyage aux États-Unis, je lui rendis visite à New York, dans son bureau de Madison Avenue. Elle m'a, bien sûr, demandé une nouvelle fois ce que je préparais ! Je lui ai répondu comme à une interrogatoire de routine et voici qu'à ma grande surprise, elle me regarda avec vivacité et s'exclamant : 'Mais c'est très intéressant, très intéressant pour les Américains !' » C'est encore en 1965 que Philippe Ariès découvrit Geoffroy Gorer qui dans la percée et la foulée de *The Pornography of the death* » (*Encounter*, oct. 1955) avait publié en 1963 son fondamental *Death, grief and mourning*, 1963).

Entre Gorer et Ariès, il y avait plus d'un point de contact, certainement, un mystérieux réseau d'affinités électives. Un peu plus âgé qu'Ariès, Gorer a pu comparer trois expériences du deuil, lors de trois grandes épreuves, en 1915, 1931 et 1948. « La mort d'une belle-sœur (16) et en 1948, celle d'un ami lui firent connaître une situation nouvelle des survivants. Il comprit que la fonction sociale du deuil changeait et que ce changement révélait une transformation profonde de l'attitude devant la mort. » « *Pornography of Death* est sorti de cette expérience : en un mot la mort à la place du sexe dans la zone de l'indicible. Un interdit... substitué à un autre. »

C'est en rapprochant deux textes, l'aveu de *l'historien du dimanche* (1980) et la préface d'un livre qui n'en finit pas (2 mars 1975) (17) que vous pouvez reconstituer l'aventure de l'historien du dimanche qui pour n'avoir pas été un historien à plein temps fut un historien à plein rendement donc à totale intelligence historique et humaine.

La préface du 2 mars 1975 parle avec la pudeur scientifique : les conférences à Johns Hopkins, en 1973, les recherches des années 1950 : « Je m'étais déjà intéressé aux attitudes devant la mort dans mon *Histoire des populations françaises*, j'étais frappé par l'importance, dans la sensibilité contemporaine, celle des années 1950-1960, de la visite au cimetière... J'étais impressionné, à chaque retour de novembre, par les courants migratoires qui amenaient aux cimetières des villes comme des campagnes des flots de pèlerins... » Continuité donc ou changement. Philippe Ariès opine pour le changement. Nous découvrirons que ce changement qui caractérise le passé est devenu rupture, à la hauteur des années 60 : « Quelque chose dans le style me

15. *L'historien du dimanche*, op.cit., p.169.

16. *L'homme devant la mort*, op.cit., p.569.

17. *Essais*, op.cit., pp.7-14.

suggérait que cette continuité n'était pas certaine et que cela valait la peine de s'en assurer. » Il n'est pas d'exemple qu'on ne finisse par trouver ce que l'on cherche.

C'est quatre ans plus tard, dans la spontanéité du dialogue, lorsque Ariès est enfin délivré de l'*opus magnum* (*L'Homme devant la mort*) que nous recevons la confidence; elle est précieuse ; je vous prie de l'écouter :

Mânes de Seignobos et de Langlos, fantômes du positivisme scientifique, obsolètes ancêtres en faux cols rigides et aux yeux embués derrière vos bésicles, pleurez ! Voilà une historiographie ouvertement corrélée avec un existentiel avoué. En cela, Philippe Ariès est bien de ce temps et de notre temps. «... Comme la plupart de mes contemporains (18), j'avais peu d'expérience de la mort : mes grands parents étaient partis avant que ma sensibilité ne fût alertée... Mon premier drame a été la mort de mon frère, en 1945 (j'avais trente ans !) précédée par l'attente angoissée de ma mère ». Voilà la confidence ; l'expérience au moment où il la rapporte, trente-cinq ans plus tard, est transcrite sur une grille d'historien : « Cet événement avait transformé ma vie intérieure et pourtant je ne puis pas dire qu'il m'ait contraint à me mettre en face de la mort et de la découvrir comme les hommes d'autrefois y étaient invités chaque jour par une littérature et une iconographie. Phrase clef, « Non, je comprends aujourd'hui que je n'en saisisais pas la portée d'abîme. » Le frère a été tué dans les rangs de l'armée Delattre, le 23 avril 1945, quelques jours avant la fin de la guerre, mort dérisoire de tous les 11 novembre, mort scandaleuse des derniers jours d'une guerre. Au degré presque ultime du dérisoire et de l'absurde. « J'étais obsédé par la douleur de mes parents et toutes mes forces tendaient à les assister. » Donc, autre thème ariésien, nous retrouvons le noyau central du cercle familial affectif le plus étroit. Et puis, « c'est vrai qu'à ce moment, la mort a commencé à faire vraiment question pour moi, non pas la mortalité, la longévité, la résistance à la maladie, c'est-à-dire la mort des démographes et des médecins, la seule que j'avais été capable de regarder en face, du temps de l'*Histoire des Populations*. Non, la mort vraie et brute. »

Puis il ajoute : « Celle-là (la mort, la vraie, la brute), je l'ai découverte le jour où le cercueil de mon frère est tombé dans la fosse du carré militaire du grand cimetière de Thiais, près de Paris. » La mort, il l'aborderait en historien : « C'est par le détour de la mise en terre que la mort est entrée dans ma réflexion, que j'en ai soupçonné — encore seulement soupçonné — l'immensité tragique et que l'idée m'est venue de l'étudier avec les seuls moyens dont je disposais, ceux de l'historien. Le parti pris sera sans faille. Philippe Ariès le souligne : Un autre se serait adressé à la philosophie, la théologie, la spiritualité, la poésie. L'histoire me tenait lieu de tout cela ensemble. »

Deux autres phrases-clefs, en écho, déjà citées au début de la mort interdite (19). Du haut Moyen Age jusqu'au milieu du XIX^e siècle « l'attitude devant la mort a changé mais si lentement que les contemporains ne s'en sont pas aperçus ». « Or depuis environ un tiers de siècle, nous assistons à une révolution brutale... » Vous aurez noté deux partis pris de Philippe Ariès. Même à rythme lent, imperceptible à vue humaine, l'histoire, c'est le changement. Philippe Ariès, « nouvel historien » est sous cet angle un historien de toujours. Second parti pris plus curieux encore : la mort, on l'avait étudiée en théologien, en philosophe, dans les grands textes. Philippe Ariès, lui, a

18. *L'historien du dimanche*, op. cit., pp.165 sq.

19. *Essais*, p.61.

radicalement tourné la page. Alberto Tenenti (20) qui, Michel Vovelle le rappelle, a été sans doute de 1952 à 1957 et de loin, le premier (21) se laissait guider par les grands auteurs. De Pétrarque à Erasme, de Coluccio à Suso, de l'anonyme *Ars moriendi* à Calvin et Bellarmin, vous étiez toujours en pays de connaissance.

Philippe Ariès a poussé loin le défi, ignorant de propos délibéré la Bible, Platon, Origène, Saint Augustin, les *Upanishad*, Saint Thomas d'Aquin, Dante, ce qui est un comble, Descartes, Bergson (22). On peut difficilement être, au sens le plus strict, historien et, je le crains, presque péjorativement, « nouvel historien », dans ce parti pris de tenir à l'écart les médiateurs classiques de la pensée souveraine et triomphante. Philippe Ariès a inventé de nouveaux témoins parmi les sans grades parce qu'il les croit plus vrais. Sans le suivre totalement, je vous accorde qu'il a eu raison. Il fallait procéder, comme l'ont fait Philippe Ariès et Michel Vovelle et Geoffroy Gorer, en un mot, provoquer la rupture, afin d'inventer l'autre regard.

Philippe Ariès n'aime pas redire. Il faut débusquer sa pensée (23). Je note, donc, incisive, comme la prière d'un testament : « les images nous montrent mieux que les textes (sauf ceux de la liturgie) combien les représentations de l'au-delà ont changé ». Trois mots clefs : *images*, *liturgie* (*versus* les textes) et *changé*. Dans une autre perspective et sous un autre angle, je suis prêt à plaider que de la Chapelle-aux-Saints au mourant avec ses tuyaux dans l'antichambre du columbarium, bien peu de choses ont changé, en vérité, rien absolument qui affecte l'essentiel. Mais comme on ne peut apprécier l'inertie qu'à travers le mouvement, il fallait d'abord saisir le mouvement.

Cherchant après coup l'*impetus* initial de sa recherche pionnière, Philippe Ariès a trouvé le choc d'un changement (toujours le changement) dans une élection de sépulture : « Après (24) sa mort, le 23 avril 1945, mon frère Jacques a été enterré avec les soldats tués pendant les derniers jours de la campagne, dans le cimetière plein de charme de la petite ville de Biberach où j'ai accompagné ma mère en pèlerinage... Mon père et moi, nous étions si conditionnés par le précédent de la Première Guerre mondiale » (Né à deux kilomètres à vol d'oiseau de l'ossuaire de Douaumont, près de Verdun, je suis bien placé pour apprécier la justesse des propos de Philippe Ariès) que lorsque nous avons appris que les corps de la IIe Armée seraient rapatriés... nous avons choisi sans hésiter une seconde le cimetière militaire. Las ! La brillante méganécropole n'était plus ce qu'elle avait été au lendemain de la Première Guerre : nous comprîmes assez vite que ce Carré militaire n'était en fait qu'un dépotoir... où l'on rassemblait les corps des morts abandonnés et oubliés, les corps que les familles n'avaient pas réclamés, ceux des solitaires, des abandonnés. Progrès donc du privé sur le public, ultime victoire de la chaleur du foyer. « La plupart des familles préférèrent disposer chez elles de leurs morts tués à la guerre plutôt que de les confier à la Patrie, ... indice de l'avancée de la *privacy* et du recul du sens public, *The Fall*

20. *Sens de la mort et Amour de la vie*, 1957, trad. française, Serge Fleury, 1983, 440 pp., préface de Michel Vovelle.

21. Alberto Tenenti, « La vie et la mort à travers l'art du XVe siècle », *Cahier des Annales*, n° 8, A. Colin, 1952 et en 1957, *Il senso della morte e l'amore della vita nel Rinascimento*, dont nous avons attendu 26 ans la traduction par Simone Matarasso-Gervais.

22. Je me suis efforcé de leur redonner droit de cité dans *la Mort à Paris*. Réintroduire les *majores* à côté des *minores* me semble aujourd'hui une démarche légitime.

23. L'au-delà, p.143 in *Images de la mort*, *op.cit.*, 1983.

24. *L'historien du dimanche*, *op.cit.*, pp.166-167.

of public main... les visites à Thiais nous remplissaient de tristesse et d'amertume. Elles m'initiaient cependant à la vie du cimetière » et à son jardinage.

Sans doute conditionné par la découverte d'un changement de sensibilité, dans le court laps de temps d'une génération, Ariès allait introduire le changement dans la mort comme il venait de le découvrir et, peut-être, de le majorer dans la sensibilité à la vie et à l'enfant.

La dépouille de Jacques, après mille démarches, est finalement soustraite à l'exil de Thiais pour le très beau cimetière que la maréchale de Lattre de Tassigny réussit à arracher à l'indifférence, sur les contreforts des Vosges, au-dessus de Colmar.

Je note toutefois, quelques lignes plus tôt, un choc de sensibilité que Philippe Ariès relate sans en tirer vraiment profit. Sollicité, François Mauriac répond par un hochement d'épaule, « laissant entendre qu'il existait pour un journaliste du *Figaro*, d'autres sujets plus urgents que les morts. » Entre la requête du père de Philippe Ariès et l'attitude de François Mauriac, passe une frontière que je crois beaucoup plus constante. François Mauriac est du côté du « Laissez les morts ensevelir les morts » du Christ, la famille Ariès, du côté de la méticuleuse pitié funéraire de Joseph d'Arimatee ou de Nicodème, et de Marie de Magdala, du côté de la méticulosité du culte des saints qui, si j'en crois Peter Brown (25), bouleverse fondamentalement et durablement non seulement le rapport des vivants et des morts, mais le rapport des vivants sous le regard de la mort, à Dieu.

« Je me suis alors demandé si le sentiment que j'observais était très ancien (26). D'où vint-il ? Du fond des âges, de l'Antiquité pré-chrétienne à travers le folklore ? Je sortais justement d'une étude où je m'étais aperçu que le sentiment de famille réputé aussi immémorial était une découverte récente. » Et voilà « Quelque chose me suggérait donc qu'il pouvait en être de même du culte des tombeaux. »

Vous connaissez la suite. L'étude de la mort a d'abord été une réflexion quelque peu flottante (27), courant à côté d'autres préoccupations plus en flèche. Parti de l'objet, du lieu, du cimetière jardiné d'un XIX^e siècle qui n'en finit pas, et où il excelle, porté par sa prédilection pour l'image et pour tout texte non signé, la liturgie et le discours automatique du papier notarial – « j'ai donc commencé par l'étude des tombeaux et des cimetières » (l'avant dernier chapitre de *l'Homme devant la mort*) – de proche en proche, insensiblement Ariès colonise la longue durée. Le petit livre « projeté sur les cimetières » dérapait dans de multiples enquêtes sur une série de *corpus* documentaires ». Ariès n'évite pas l'angoisse de la quête pionnière : « ... sollicité par de multiples voies... long travail... difficile gestation... Je n'avais aucun fil directeur : je flottais comme un bouchon sur les eaux de mes recherches. » Étudier la mort et l'étudier dans la longue durée, à la quête du changement, tel se dégage le propos.

25. Peter Brown, *Le culte des saints, son essor et sa fonction dans la chrétienté latine*, traduit par Aline Rousselle, Le Cerf, 1984, 166 pp.

26. *L'historien du dimanche*, p.168.

27. *Ibid.*, p.168 « Aujourd'hui où les études foisonnent sur ce sujet on a peine à croire combien il était vierge au début des années 60. »

Il me semble que le point de départ est bien cerné. Une angoisse existentielle et une culture d'historien apte à saisir le changement, un œil pastorien apte à percevoir l'imperceptible enfoui. Et pendant quinze ans, une quête solitaire, parce que sans ses points d'appui, sans écho. Qui s'intéresse aux cimetières, dans les années 50, au sommet de la folle croissance ? Rappelez-vous la question de Blanche Knopff... et son commentaire : « ça, ce n'est pas du tout pour les Américains ! » Boole fabrique pour lui l'algèbre binaire. On peut s'intéresser aux cimetières sans parvenir à entraîner un mouvement, quand, en plus, on vit totalement en dehors des structures de l'universalité et de la recherche institutionnelle.

Ariès fixe le point d'inflexion en 1965. 1965 correspond à la publication et à la prise en écho du fondamental essai de Geoffroy Gorer (28). 1965, trois ans avant la manifestation du mascaret, 1965, au commencement des troubles universitaires, au lendemain du point d'inflexion de la fécondité, au moment où s'achève la phase de la croissance folle, multiple, entraînée, au moment du point d'inflexion sur la dérivée motrice, 1965, quand la mort masquée par la mutation de l'espérance de vie redevient socialement perceptible, au moment où elle est devenue culturellement incontrôlable. Je ne reprendrai pas ici une démonstration que j'ai fournie ailleurs (29). Je l'ai dit, ce n'est pas la discrète remontée de la mort dans le champ des manifestations facilement repérables (30) qu'il faut expliquer. Mais bien leur plongée, le passage comme une navette spatiale de retour dans l'atmosphère dans une brève zone de silence. C'est le brouillage des signes que l'on a interprété comme une disparition alors qu'il impliquait seulement une dangereuse et fragile intériorisation, au sens propre, une « pornography of death ».

Je n'ai jamais prétendu à autre chose, par le maniement des courbes et l'observation des tendances, que les historiens, curieusement, admettent plus facilement pour un lointain que pour un très proche présent, qu'à rendre compte d'une paradoxale conjoncture. Michel Vovelle dans un colloque à Aix, m'a taquiné sur mon matérialisme vulgaire. J'avoue que le reproche ne me déplaît pas. Il est assez inhabituel. La situation ne manque pas de sel. Ceux qui nous connaissent en apprécieront l'humour.

Témoin d'un essentiel permanent, observateurs de ses oripeaux changeants, Philippe Ariès a fini par être rattrapé par la vague. Mieux que quiconque, il pourra la décrire et la comprendre. L'intérêt des historiens et des *social scientists* a été suscité par... l'ampleur objective de la modification des signes et par un besoin d'exprimer une angoisse quarante-cinq fois millénaire frustrée de ses exutoires habituels. Et c'est ainsi que Philippe Ariès finit dans les transports en commun, un voyage commencé en navigateur solitaire.

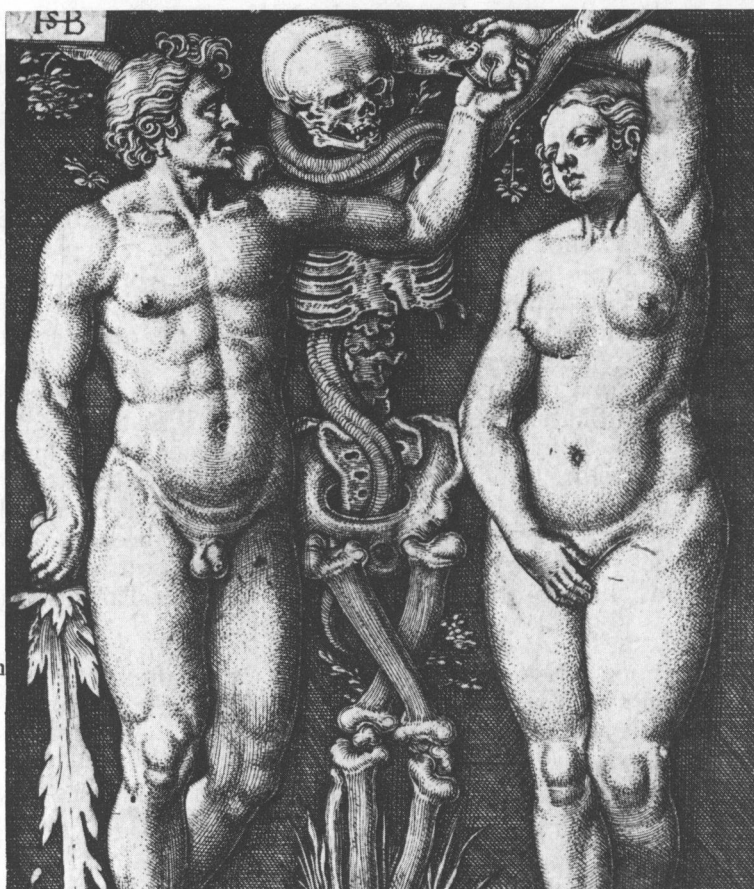
LE POINT FORT D'UNE RECHERCHE

Philippe Ariès a tout tenté : « Je flottais comme un bouchon sur les eaux de mes recherches. »

28. Geoffroy Gorer, *Death grief and mourning in contemporary Britain*, New York, 1963.

29. Introduction de *la Mort à Paris*, Fayard, 1978 et la partie centrale du *Refus de la Vie*, Calmann Lévy 1975, 344 pp. ; échos dans *Histoire et Imagination*, P.U.F. 1980 et *Histoire et Décadence*, Perrin, 1981. Plusieurs articles jalonnent ma réflexion. Ils sont repris dans *l'Histoire dans tous ses états*, Perrin, 1984, 681 pp.

30. Ce sont les manifestations qui changent ; les plis du vêtement ; le corps et l'écorce, plus que le cœur.



Allégorie de la mort, par Béham
(B.N. Cabinet des Estampes)

Il y a vraiment peu de pistes qu'il n'ait exploré en premier. J'ai évoqué les cimetières. Que de pierres grattées au cours de voyages que sa profession lui commande à travers le monde, avec deux points forts, Madagascar et l'Amérique. Il avait deviné ce que pourrait donner le testament. Même s'il est largement battu sur cette grande masse dormante par Michel Vovelle, à qui il rend, de très bonne grâce, les armes. Un peu après le choc de 1965 « pendant plus de deux ans (31), ma femme et moi avons passé le meilleur de notre temps à dépouiller des testaments des notaires parisiens, ... à l'hôtel de Rohan... nous avons entrepris un dépouillement systématique de 20 ans en 20 ans et du XVIe au XIXe siècle, ma femme se chargeant des périodes récentes où l'écriture à l'italienne l'emportait ».

Mais ce n'est pas, et de loin, le point fort dans l'étude de Philippe Ariès.
Il me semble que Philippe Ariès a excellé dans quatre domaines.

— Dans l'interrogation des périodes anciennes. Dans le non-dit de la retraite *ad sanctos*.

31. *L'historien du dimanche*, p.169.

- Dans la compréhension du XIX^e siècle dont il a perçu, senti, compris la sensibilité avec l'intelligence de l'esprit et du cœur.
- Dans la reconstitution des grands ensembles temporels, son regard est le plus perçant. Il lui faut au moins deux millénaires pour nager sa brasse. Certains s'en sont inquiétés (32).
- Dans l'art incomparable de regarder les images.

Je me suis demandé pourquoi après avoir co-inventé le testament (avec Michel Vovelle qui, lui, est allé au terme) (33), il en a si peu tiré profit (34). Sans doute, par discrétion, par souci de ne jamais redire. Après tout, cette piste, d'autres l'avaient parfaitement explorée. Mais il y a vraisemblablement un autre mobile, qui tient du dépit et d'une inadéquation d'esprit. L'homme qui a compris le rôle de l'informatique dans l'entreprise avant la plupart de ses concurrents, ne croyait pas aux masses dormantes, aux variantes sur un répétitif. Un débat s'est esquissé entre Ariès et Vovelle sur la signification de la sortie de Dieu du Testament. Ariès a refusé de recevoir le signal brut. Pour lui, le silence du Testament, à la charnière des XVIII^e et XIX^e, a signifié pudeur, fuite, un autre rapport, le choix d'autres supports. Moins une absence qu'un ailleurs, plus un autrement qu'un nulle part. Ni Vovelle ni moi n'avons interprété le silence progressif des testaments comme un rejet. Il nous est apparu impossible de ne pas percevoir, outre l'autre manière, la confirmation d'un reflux. Car le volume des dons, lui, confirme – je l'ai montré pour Paris – cruellement la défaillance des mots.

Philippe Ariès ne le contestait pas. Il a préféré se retirer sur la pointe des pieds d'un chantier dont les bruits et les cymbales l'indisposaient. Il s'est retiré sur la pointe des pieds et il a poursuivi la traque et la quête.

Ariès se situe volontiers très loin ou très près. Ariès ne voit bien que ce que l'observateur ordinaire ne voit pas. Le premier point fort de son œuvre c'est le lointain enfoui.

Le lointain enfoui, c'est la progressive domestication de la mort ou plus exactement, la pacification du rapport des vivants et des morts (35). « Malgré leur familiarité avec la mort, les Anciens redoutaient le voisinage des morts et les tenaient à l'écart. » Une sorte de pacte est implicitement conclu, contre un tribut, contre une remémoration/commémoration ordonnée... les morts laisseront en paix les vivants. Ce comportement est lié à la conviction d'un statut inférieur des morts : les vivants ne leur ont-ils pas dérobé la place, les affections, l'attention, les biens ? Les morts continuent de vivre et d'abord dans mon souvenir. Comment se résigneraient-ils à leur destitution ?

32. Il est rare que Philippe Ariès, très irénique, profondément, vraiment libéral, accuse le coup. Cependant (*Essais*, p.12) ce trait : « Une longue durée de plus d'un millénaire... a de quoi inquiéter la légitime prudence » des professionnels ». Robert Darnton s'en est ému dans un article du *New York Review of Books* où il m'opposait à mon ami et complice M. Vovelle, comme un essayiste un peu léger à un savant rompu aux méthodes quantitatives.

33. J'ai eu l'occasion d'exprimer à Michel Vovelle ma gratitude et mon admiration pour sa thèse en tous points pionnière, soutenue à Lyon le 18 juin 1971 et publiée chez Plon dans la collection *Civilisations et Mentalités* que dirigeaient Philippe Ariès et Robert Mandrou, *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e, les attitudes devant la mort d'après les clauses des testaments*, Plon, 1973, 700 pp.

34. Quelques pages dans la mort ensauvagée, in *L'Homme devant la mort*.

35. *L'Homme devant la mort*, 1983, *op.cit.*, p.8.

La disposition en ligne des tombes romaines réduit la tension éloignement/proximité. On peut suivre d'un texte à l'autre le progrès d'une pensée qui gagne en clarté, en assurance, en précision. « A Rome (36) ou à Pompéï, nous constatons que les morts sont exclus de la ville. La séparation des vivants et des morts est le trait le plus frappant. Les morts ne doivent pas troubler les vivants ni se mêler à eux. Toutefois ils ne furent ni expédiés au loin ni tout à fait isolés : il fallait qu'on puisse facilement leur porter les offrandes apaisantes ou manger et boire auprès d'eux. Aussi étaient-ils déposés dès la sortie de la ville, à ses portes et le long des routes qui y menaient, comme la *via Appia* à Rome ou au delà de la porte de Nocera à Pompéï... un alignement et non pas un espace. » Mais ce statut est un statut privilégié, le statut d'un petit nombre. Ceux qui n'ont que peu à perdre, ceux à qui il n'y avait rien à prendre, «... les autres », donc « les obscurs » (37) – les tombes alignées étant donc celles des *honestiores* – « les esclaves ? » Je suis frappé chez Ariès de ce souci de la hiérarchie sociale jusques et y compris sur les franges de la vie et de la mort, où, sans doute, elle a le moins à faire. « Tout porte à croire qu'ils étaient enfouis sans cérémonie, toujours hors de la ville dans des sortes de voiries. Le tombeau était donc réservé aux bienfaiteurs de la cité. » Puis, quand on s'avance dans un paganisme tardif, tout se passe comme si la barrière s'abaissait. Des tombes alignées nous passerons aux tombes en tas, quand les clientèles s'agrègent à la cité des morts et que les deux cités hiérarchisées, celle des vivants et celle des morts, entretiennent des rapports de plus en plus serrés.

Comment passe-t-on à la mort chrétienne ? « *Ad sanctos ; apud ecclesiam* ». Il me semble que Philippe Ariès n'avait pas rassemblé tous les maillons. Le cimetière qui pénètre dans la cité, la cité des morts apaisés qui s'installe *intra muros* se faufile sous la protection des martyrs. C'est pourquoi, Philippe Ariès, il me semble, aurait sans doute aimé la thèse de Peter Brown (38). Il en aurait fait son profit, il l'aurait intégrée peut-être. De toute manière elle s'insère bien dans le schéma de la mort apaisée sous la protection des saints, dans l'attente de la Résurrection qui donne un sens et une dimension à une attente/intuition sans projet ni contenu.

Si je comprends bien Brown et si je fais confiance à sa lecture des textes, il semblerait que la pratique et donc la vision de la mort chrétienne dans la Basse Antiquité, ait résolu, en dehors des tensions qu'elle allait engendrer, des tensions qui existaient. À côté, en dehors, en parallèle, en concurrence avec une anthropologie moins dramatiquement dualiste monte en puissance une structure binaire. Dans l'Antiquité païenne tardive « la religion méditerranéenne (39) se tournait, à la fin de l'Antiquité, de plus en plus exclusivement, vers « l'autre monde » elle accentuait son appartenance au monde d'en haut ». Mourir, c'est retourner, c'est retrouver la localisation supérieure. Il est clair que dans cette *peregrinatio* des âmes, le corps et sa sépulture n'ont guère d'importance. Une chose est sûre, ce radicalisme n'a jamais chassé la conception chtonienne. Il est presque certain que les deux conceptions ont cohabité, en juxtaposition, et sans doute dans le champ d'une même conscience.

La terre s'étend sous la lune, *in sentina mundi*, la lie au fond d'un verre... Mourir

36. *Images de la mort*, 1983, *op.cit.*, p.8.

37. *Ibid.*, p.10.

38. Peter Brown, *Le culte des saints. Son essor et sa fonction dans la chrétienté latine*, éd. anglaise, Chicago 1981, trad. Aline Rousselle, Le Cerf, 1984, 168 pp.

39. Peter Brown, *op.cit.*, p.11.

peut signifier le franchissement nécessairement déchirant d'une faille. « A la mort l'âme se séparerait d'un corps composé de lie terrestre et pourrait gagner ou regagner un séjour conforme à sa véritable nature, dans la clarté lumineuse suspendue au dessus de la Terre, dans l'attrayante proximité des grappes serrées de la Voie lactée. »

Telle peut se résumer la *koinè*... d'un néo-platonisme... d'assez large diffusion au sein des élites de l'Antiquité tardive. Cette croyance n'a pas beaucoup de chance de convaincre ceux qui ont senti sur leurs épaules la rude quotidienneté de la chair, les contraintes humbles et concrètes des jours et des heures. En vérité, le bassin de la Méditerranée n'a jamais totalement concilié deux interprétations de la commune conviction quant à la mort. Elle n'éteint pas tout, elle ne retient pas tout. Ou bien une ombre condamnée à une survie errante et médiocre, aléatoire, accrochée aux restes de ce qui fut un corps vivant en son état, ou bien la brillante localisation en haut, dans la lumière, de ce qui ne peut être qu'un éclair ou un reflet et pour beaucoup, un peu des deux.

La Résurrection va bien au-delà de cette donnée qu'elle dépasse et intègre puisqu'elle affirme la possibilité d'un au-delà de la totalité du temps écoulé dont la radicalement différence de la modalité d'existence ne sacrifierait rien de l'identité de l'être qui s'est construit dans sa dimension dans le temps. Mais la Résurrection se situant au-delà d'un horizon que les vivants existants voient de plus en plus s'éloigner, il a bien fallu meubler l'attente. Or pour meubler l'attente il suffisait d'emprunter à la croyance commune, dont l'ancienne tradition « yahviste » se séparait rudement, ce qu'elle avait d'acceptable, ce qui était susceptible d'une interprétation dans la perspective de la Résurrection différée.

Or cette interprétation de la commune conviction, son enrichissement et sa mise dans la perspective nouvelle s'est faite autour du corps des martyrs. Le reste des corps torturés qui avaient porté témoignage de la réalité tangible de la Résurrection du Christ et donc de la présence de son Esprit au cœur même de cette chair allaient devenir les signes d'une présence, présence *hic et nunc* du Transcendant à l'immanent ou, comme le dit plus simplement Peter Brown : « les sépultures des martyrs étaient des lieux privilégiés où les pôles opposés du Ciel et de la Terre se rencontraient ».

Il me semble que nous avons là tout le mécanisme fédérateur et conciliateur de l'*Ad Sanctos* et de l'*Apud ecclesiam*.

Il y a deux mondes, nous appartenons au monde d'en-bas qui est celui de la mort, les restes des martyrs sont des parcelles du monde d'en haut présent parmi nous. Reposer *ad sanctos*, c'est avoir la certitude d'un repos tranquille dans l'attente du total accomplissement dans la Résurrection lointaine. Que tout l'espace politique, culturel, social, économique même de la *christianitas* soit modifié, éclairé, informé par la présence des restes des martyrs (les saints ordinaires, voyez Saint Martin, prendront le relais dans ce rôle des martyrs), Peter Brown le pense et je lui laisse cette responsabilité. Le culte des martyrs a permis de concilier et fédérer à travers l'*Ad Sanctos* le refuge auprès des saints, les anciens recours à la certitude nouvelle.

A partir de là, vous pouvez suivre Ariès. Il a vraiment vu l'essentiel, marqué les grandes étapes dont on a pu préciser le contenu. Ariès qui est l'homme d'un seul regard, attentif à une seule ligne de force n'a pas, à mon avis, suffisamment fondu

les différentes sources, les expressions diverses d'un même mystérieux savoir. Tout ce qui touche à la mort est flou. A travers le voile, les formes se fondent et se perdent. Ne reprochons pas à ce pionnier *d'avoir tenu à ses découvertes*. C'est à partir de ses intuitions que tout un nouveau savoir s'esquisse.

L'autre point fort, c'est le XIX^e siècle.

Le XIX^eme (40), Ariès l'a construit avec l'image et l'objet (en l'occurrence, les tombes, les cimetières, le cérémonial) où il excelle et à travers des textes oubliés. Ariès a été un inventeur né des *minores* signifiants. Dans le temps des belles morts (41), rappelez-vous les La Ferronnays, Alexandre de Gaix, les Brontë, les lettres des émigrés. L'analyse des rapports de Heathcliff et de la morte (Catherine, l'enterrée du *churchyard*, le cimetière) me paraît constituer un des sommets rarement perçus de l'homme devant la mort. La présence par trop prégnante du jugement rapproché avait fini, après plusieurs séries d'intercession ritualisée, par aplatir la complexe architecture des legs culturels et des institutions contradictoires donc complémentaires sur l'Au-delà. L'effacement du jugement rend vigueur, existence, épaisseur à d'autres savoirs. Le cimetière du XIX^eme redécouvre quelques vertus cachées du cimetière de la Basse Antiquité et de l'ancienne pratique de la remise confiante de la dépouille *Ad sanctos*.

C'est, au vrai, que l'on ne comprend bien que ce que l'on aime. L'historien du dimanche raconte comment, bourgeois, fils d'un père comme il se doit, en France, voltairien, et d'une mère évidemment très catholique, issue d'une souche pyrénéenne installée aux Antilles fièrement créole, élevé par des « D A », filles d'esclaves qui régentaient, je l'ai dit (31), la maison aux Iles comme à Bordeaux, et par des tantes célibataires qui vous laissaient explorer de vastes greniers poussiéreux, remplis de trésors, où l'on attrape la passion de l'histoire, comme le paludisme aux colonies. Mais cette passion de l'histoire, ce fut d'abord, comme au temps de la Grèce, mère de Clio, la passion d'un passé proche, le XIX^e siècle, quand on est né à Blois en 1914, qui revit dans les collections de l'*Illustration*, dans les correspondances enrubannées, dans les bribes de conversation enfouies dans la mémoire. Voyez l'œuvre. Tout commence vraiment avec l'attitude des populations françaises devant la vie, devant la vie donc près de la mort, depuis le XVIII^e siècle, donc au XIX^e siècle.

EN GUISE DE VOEUX

Je n'ai pas épuisé Philippe Ariès. Sa contribution dépasse largement l'*Ad Sanctos* des débuts de la mort chrétienne et les cimetières reconquis par la nature au cours du XIX^e siècle.

Il suffirait de relire l'article consacré à Gorer en 1967, de relire les dernières pages (Et aujourd'hui ?) des *Images devant la mort* et de s'arrêter sur la dernière image, celle de la servante au sein dénudé (fig.397) du film *Cris et Chuchotements* (1972) d'Ingmar Bergman qu'il avait choisie pour clore ce dernier livre sur la mort dont il savait très bien qu'il serait le dernier, de relire la mort de Mélisandre ou la déclaration

40. *L'Homme devant la mort*, 1977, pp.403-467.

41. *Histoire, Economie, Sociétés*, 1984, n°1, p.4.

de l'athée naïvement militant (42), la proclamation du gnostique d'un Néant qui devient consistant (43) (ce qui est un comble) pour savoir combien jusqu'au dernier regard, Ariès fut un historien raccordé sur le présent, un historien pour comprendre le présent.

A partir de l'héritage qu'il nous laisse, que faire ? D'abord s'imprégner de la méthode. La méthode c'est celle du regard naïf, oser voir ce qui crève les yeux... J'ai toujours pensé qu'avant même d'être historien, cet ilien de Bordeaux, ce commis voyageur de l'*import-export* à travers le monde tropical fut un ethnologue. Observer comme Bernardino de Sahagún, observait les nathatls et Pasteur, le champ de son microscope.

Désenclaver. Pour comprendre la chrétienté, il faut voir ailleurs et revenir sur notre champ avec un œil neuf et une mémoire intacte.

Réapprendre à lire les grands textes. Et pour le présent, recourir systématiquement au sondage.

Le temps a manqué à Philippe Ariès. Je regrette qu'il n'ait pas lu et intégré les grands textes (lu naïvement comme il avait appris à lire), comme il avait su lire la correspondance des La Ferronnays ou les Brontë. Si Ariès avait lu Platon, la Bible, Saint Thomas, Dante et Descartes, en un mot, quelques *majores* comme il avait lu les *minores*, nous aurions franchi une étape supérieure. Je demande pour les *majores* une réintégration de nationalité, en vue d'une place simplement modeste. Accordez maintenant aux *majores* la place que l'on refusait, hier, aux *minores*. Mais, je vous en prie, pas de sélection à rebours.

Enfin les sondages. Il faut savoir interroger les vivants sur la mort. Pour y parvenir, il faut de la ruse et de l'imagination. Les grandes enquêtes en cours, même les meilleurs, je pense aux « Valeurs du temps présent » que Jean Stoetzel (42) supervisa pour le compte du *European Value Systems study Group*, sont insuffisantes, incomplètes, elles ne sont pas assez rusées, elles montrent surtout un grand désarroi ; l'usure des mots (l'enquête du *European Value System* a retenu Dieu, l'âme, le péché, la vie après la mort, le paradis, le diable, l'enfer, la réincarnation). Cette usure des mots, il faut apprendre à la contourner. De même que les médecins changent de vocabulaire, le vocabulaire du destin s'est mis aussi en mouvement. L'effondrement des expressions sémantiques des croyances traditionnelles — il vaudrait mieux dire de l'évidence de toujours — n'entraîne pas nécessairement une montée paralogique des gnostiques du néant.

Une gnostique du néant apparaît à nos compatriotes sceptiques aussi inadéquate que les anciennes manières d'exprimer ce qui, au delà de la mort, rend possible la vie d'une conscience anxieuse de soi sous le regard de la mort.

Est-ce à dire que, même après Ariès, il reste encore à dire sur la mort ? C'était son vœu. Nous le respecterons.

Pierre CHAUNU
de l'Institut

42. Jean Stoetzel, *Les valeurs du temps présent, une enquête européenne*, 1983, P.U.F., 309 pp.

43. On pense à Bergson.